

INTERNATIONAL

Le Kunsthaus de Zurich contaminé par l'histoire

Malgré de multiples précautions, la fabuleuse collection de tableaux du marchand de canons Emil Bührle, abritée dans un nouveau bâtiment du célèbre musée suisse, continue à faire polémique.

Par Serge Enderlin (Zurich)

Publié aujourd'hui à 02h13 • Lecture 4 min.

Article réservé aux abonnés

LETTRE DE ZURICH



Le musée zurichois Kunsthaus, ici le 6 août 2021, a relancé la polémique en exposant la collection d'art du fabricant d'armes Emil Bührle. WIKIPEDIA / CC BY-SA 3.0

Tout aurait pourtant dû bien se passer. L'architecte vedette britannique David Chipperfield (auteur, entre autres, de la rénovation du Neues Museum de Berlin) avait terminé dans les délais son travail, un nouveau bâtiment sobre et moderne, quadrilatère à colonnes en clin d'œil au néoclassicisme, matériaux nobles mais neutres, travertin et marbre gris de Carrare, appliques en laiton.

C'est dans ce décor luxueux que les autorités zurichoises ont pu proclamer, il y a quelques jours, l'ouverture de leur nouveau Kunsthaus agrandi, désormais « *plus grande institution d'art de Suisse* ».

Lire aussi | [La Neue Nationalgalerie de Berlin retrouve son lustre](#)

Le qualificatif n'a rien d'anodin. Depuis des années, Zurich et Bâle, les deux plus grandes villes de Suisse, se livrent une bataille féroce à coups de centaines de millions de francs suisses d'investissements pour l'extension de leurs infrastructures. Pour s'emparer, surtout, du titre de capitale culturelle helvétique. Le Kunstmuseum (Bâle) et le Kunsthaus (Zurich) font à vrai dire partie depuis longtemps de la première division des musées d'art européen grâce à la richesse de leurs

collections et à celle de leurs mécènes : banquiers et financiers à Zurich, fortunes de la pharmacie et de la chimie à Bâle n'ont jamais mérogé leur soutien.

Cinq après sa rivale rhénane, la cité zurichoise a donc enfin pu ouvrir ce nouvel espace de prestige pour y déployer ses chefs-d'œuvre. Aux cimaises, des tableaux de Mark Rothko et de Fernand Léger, en passant par Picasso et Cy Twombly : tous les grands maîtres de l'art moderne sont présents, de nombreuses pièces iconiques reconnaissables au premier regard. Ce ne sont pas elles qui posent problème, mais la mythique et sulfureuse collection Bührle.

Acquisitions douteuses

Exposée en 2019 au Musée Maillol à Paris, cette collection d'art français centrée sur les impressionnistes a été acquise par un fabricant d'armes aussi légendaire que contesté dans la Confédération helvétique. Emil Bührle (1890-1956) a fait affaire, et constitué une partie de son immense patrimoine, avec l'Allemagne nazie.

La collection elle-même a été acquise dans des conditions douteuses. Dans la Suisse d'après-guerre, ces choses ne se disaient pas. Depuis une trentaine d'années, elles se disent de plus en plus. Au point que, conscient du potentiel explosif du nouvel écrin offert à cette collection, la direction du Kunsthaus avait préparé le terrain, promettant un « véritable accompagnement didactique » pour mettre en lumière le contexte historique de la collection Bührle et de sa constitution.

Lire la critique : [Emil Bührle, collectionneur spoliateur](#)

Concrètement, un petit espace de documentation a été installé à l'entrée des salles concernées. Il reste discret, marche sur des braises. La carrière d'Emil Bührle est évoquée de manière chronologique, ses contrats d'équipement avec l'Allemagne nazie pendant la seconde guerre mondiale, et avec les Etats-Unis pendant celle de Corée, passés en revue, tout comme l'est le travail forcé dans l'entreprise d'armement Ikaria, filiale du groupe suisse Oerlikon-Bührle dans le Brandebourg, en Allemagne. Ensuite, les treize cas connus d'achats d'œuvres d'art spoliées que la Fondation Bührle a dû restituer à la suite d'enquêtes judiciaires sont mentionnés de manière synthétique.

Mais l'effort de transparence s'arrête là, sans trop s'attarder sur des considérations morales. En clair, il ne tient pas vraiment ses promesses. « *Le contexte historique sur lequel le musée avait promis de s'expliquer reste très silencieux*, écrit ainsi la *Neue Zürcher Zeitung*. *Mais ce silence peut aussi faire du bruit de fond. Le débat en cours sur l'héritage artistique de Bührle pourrait à terme dégénérer en acouphènes désagréables.* » Ainsi, les cartels explicatifs présentent-ils Emil Bührle comme un indolore « industriel de l'armement » quand « fabricant d'armes » aurait peut-être été plus explicite.

Mal nommer les choses

Pour la presse suisse, depuis longtemps, l'homme était un odieux marchand de canons, personnage cynique, profiteuse de guerre, antisémite et allié objectif du régime hitlérien. Afin d'éviter une nouvelle volée de bois vert, le Kunsthaus avait commandé en 2017 une étude complète à l'université de Zurich. Elle devait recenser les derniers angles morts et résumer l'état des connaissances sur les activités commerciales et la collection d'art d'Emil Bührle.

Mais ce travail serait très elliptique, selon l'historien Erich Keller. Il a lui-même été impliqué dans les recherches jusqu'à ce qu'il rende publiques les interventions d'un conseil consultatif pour embellir les faits. Son nouveau livre, *Das kontaminierte Museum*, sorti à point nommé juste avant l'inauguration, a jeté un sacré pavé dans la mare. Il met en doute les conclusions sur la provenance des tableaux, et maintient que la collection contiendrait toujours des œuvres d'art pillées par les nazis. Spécialiste de l'art spolié, l'historienne Esther Tisa Francini évalue de son côté positivement les recherches menées par l'université et par la Fondation Bührle, qui servent de base au matériel explicatif du Kunsthaus. « *Elles sont conformes aux normes scientifiques*, dit-elle. *Elles contiennent toutes les preuves nécessaires, publiées en ligne par le musée à disposition du public.* »

L'intensité du débat à Zurich part d'un particularisme suisse, le *Fluchtgut*, littéralement « les biens en fuite », une notion élaborée par Esther Tisa Francini dans [plusieurs documents](#) qui font désormais référence dans le monde de l'art. Les tableaux que des collectionneurs juifs ont vendus après avoir fui le régime nazi doivent-ils également être considérés comme de l'art spolié ? Les propriétaires étaient-ils libres de décider et les auraient-ils vendus s'ils n'avaient pas été persécutés ? Les réponses à ces questions sont alambiquées. Et elles sont absentes pour certaines des œuvres les plus emblématiques, comme le *Champ de coquelicots*, de Monet.

« La question n'est pas seulement de savoir si l'histoire d'Emil Bührle et de sa collection a été suffisamment réévaluée d'un point de vue critique et si elle est assez bien racontée au Kunsthhaus de Zurich, écrit Erich Keller. Il s'agit aussi de savoir comment la Suisse et ses musées font face à leur responsabilité historique, avec des tableaux qu'ils n'auraient probablement jamais pu accrocher aux murs sans la proximité avec le régime nazi. »



La collection Emil Bührle au Musée Maillol

de Culturespaces

00:30 |

Retrouvez ici toutes [les lettres de nos correspondants](#).

Serge Enderlin (Zurich)

Services